

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 16

Artikel: Le mois du martyr : Davel : poème : [suite]
Autor: Monneron, Frédéric
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203289>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'heretâdzo ao père Butso.

STASSE l'è dza vilhe, quas asse vilhe que la terra, ma que fa bon redere et contà de tein z'à autro, po que nion ne l'aoëllie.

Lâi avâi en iâdzo on certain Butso que l'avâi, quemet on dit, prâo bin ao sêlâo et min de dèvalle à l'ombro. Quand l'è que fu vilho et tot moindro, lâi vint à l'idée de sè remettre à son valet. Lâi baille dan tot cein que l'avâi, ma s'è-tâi reservâ son teni et son medzi, que lâi deves-sâi fourni. Seimbliâve que tot l'allâve su dâi ruvette, mâ lo pouro Butso s'apêçai binstout que l'a fê onna palse de fou; peinsa-vo vâi, assebin: son valet et principalameint la balla-felhie, onna gringaletta que l'avâi on mor à motcha, lâi baillivant pas pi bin adrâi à medzi, lâi fasant châota lo petit-goutâ soi-disant que cein le farâi toussî la né, jamé son lhi n'êtâi fê, sa paillêse jamé brassâie et adî bramâ et disputâ. Po bin dere, lâi fasant quemet à n'on caïon po cein que n'avant pe rein à preteindre, du que lau z'avâi tot bailli. Lo père Butso, cein lo minâve et ie bourmâve sa colère ein catson ein sondzeint à la cavilhe que l'avâi fête de sè remettre à son valet.

Tot parâi on dzo ie sè dit dinse: Atteinds-tè vâi, crâio bin que i'è trovâ mon affère po clioure lo mor à ma brâva balle-felhie. — S'èin va adan vè ion de sè camerardo et lâi dit dinse:

— Dis vâi, Sami, prête-mè vâi on par d'êtius po on momeint. Tè vu lè rap-porât tot tsaud.

Sami lè lâi baille. Lo vilho Butso va dein son pâilo, s'einelliou et quemeince à comptâ cliiau z'êtius ein brameint on bocon fêt: « Cinquanta, cinquantion,... soixanta,... huitanta,... ceint... » Ma clii guieux comptâve adî lè mîmo et fasâi état de lè reduire dein onna tiécetta que sè cotâve avoué on cadena. Cein fasâi tant de trafi que vaitcè la balla-felhie qu'arreve guegnî pè lo perte dè la serraille, iô fut èbahia de vère cliiau pîce et sè peinsâve que la tiécetta ein ètâi ppleina dû que comptâve adî: « Cinq ceint,... mille. » Lo vilho, ora, avâi tot reduit et l'avâi pas pî verî lè pî po rebailî l'erdzeint à Sami, que sa balla-felhie châtâve ao pâilo et solèvâve la tiécetta que l'êtâi gaillâ pèsanta. On lâi oyâ senaillî. « Lo vilho l'avâi oncora oquie, que sè peinsâ dinse, no z'avâi pas tot bailli. Lâi faut teni lè pî ao tsaud. » Lâi avâi dessus lo couvelli on beliet que sè desâi: « Ceci, c'est pour mon fils et ma belle-fille s'ils me soignent bien dans mes vieux jours. »

Et du clii dzor, rein ne manquâ ao père Butso: dâi truffie frecache po dèdjonâ; trâi verro à dhi-z'hâore; po dîna adî dau routi ao bin de la dauba, dau frecasson; à petit-goutâ dau grietz, dau fremâdzo et que sè-io oncora. Et sa balla-felhie lâi desâi adî: « Medzi, père, vo faut bin vo gouvernâ. » Sa paillêse ètâi adî brassâie et lè pudze tiâie ti lè dzor. On ne lo remaufâve pas, cà ie sè peinsâvant que faillâi bin lo soignî po avâi lo magot. Lo vilho Butso ètâi benhirâo quemet on menistre: medzive bin, bèvessâi pas mau et droumessâi quemet on plliot.

Tot parâi la mort vint lo gravâ de medzi, de bäre et de droumi.... Adieu, pedance, piquietta et bon lhi. L'a faliu modâ po lo cemetiro. Salut, père Butse!

Adan la balla-felhie et lo valet châtant ao pâilo et dècotant la tiécetta ai z'êtius. « Euh! lo sacrè guieux! Lâi a pas pi on batse! Diabe lo preingne-te pas! No z'a einguieuzâ, lo vilho cotien », qu'on lè z'ou dere et teimpêta.

Et ie toumant la tiécetta iô lâi avâi rein que dâi pierre et on beliet que l'êtâi écrit dessus: « Cliiau melion sant po accouilli à ti cliiau que sant prâo fou po sè remettre à lau valet devant lau mort ».

MARC À LOUIS.

Douce assurance.

Un malade à son médecin :

— Hélas! non, docteur, je n'ai pas peur de mourir; mais ce que je redoute, c'est d'être enterré vivant

— Soyez tranquille, mon cher, du moment que c'est moi qui vous soigne.

Beau-papa s'y attendait. — Au retour du voyage de noce. Le gendre à son beau-père :

— J'ai le regret de vous dire que la vie avec votre fille est impossible.

— Vous ne m'apprenez là rien d'extraordinaire, mon gendre; je pensais bien que vous n'y tiendriez pas plus d'un mois; aussi ne puis-je que me féliciter d'avoir seulement loué le trousseau d'Adélaïde.

Les pièces modernes. — Monsieur à madame : — Tu tiens absolument à aller au spectacle ce soir ?

— Oui, on joue une pièce dont je ne sais plus le nom, mais il s'agit d'une peinture de mœurs modernes.

— Ah! laisse-moi tranquille avec tes pièces modernes: en les voyant jouer, on ne sait jamais si l'on est au théâtre ou bien à la maison.



L'ARRESTATION DE DAVEL

Ce cliché est extrait de l'« Album-Souvenir du Centenaire », édité par la maison Vve Krieg et fils, à Lausanne.

L'heure de Lausanne, s. v. p.

IL y a, en ce moment, à Lausanne, conflit entre les autorités et les ménagères. Oh! c'est un tout petit conflit, presque imperceptible; à peine les journaux en ont-ils eu l'écho.

Un règlement municipal défend expressément de déposer, le soir, les caisses de balayures devant les maisons. C'est fort bien! Ces amoncellements de caisses et d'ordures, sur le trottoir, devant les portes, n'ont rien d'agréable à l'œil, ni à l'odorat, n'en déplaie aux pauvres hères qui, dans le silence de la nuit, frôlant les murs, viennent y chercher les débris de vieille ferraille, les chiffons, qu'ils iront vendre, le matin, pour quelques misérables sous. N'en déplaie aussi aux chiens — étiques et ventrus — qui, à coups de pattes, tournent les caisses fond sur fond, en dispersent le contenu sur la chaussée, dans l'espoir d'y trouver occasion d'aiguiser leurs mollaïres sur quelque os tout barbouillé de poussière, de suie ou de marc de café et nu, souvent, comme un ver.

A qui enfrent le règlement: comparution en « section de police » et amende.

Le règlement prescrit qu'à l'appel argentin de la clochette des balayeurs de ville, du sous-sol au sixième étage, toutes les ménagères à cheveux gris, toutes les bobonnes en bonnet blanc, doivent, alertes ou clopinant, accourir, caisse en mains, au tombereau municipal.

Fort bien encore! A cela, personne ne réplique. Mais, où les choses se gâtent, c'est lorsque la clochette des balayeurs prétend au rôle de réveil-matin et que ses tintements viennent surprendre nos dames au saut du lit, en un costume où elles n'aiment guère à se montrer, même avec une caisse de balayures dans les mains.

Farceurs de balayeurs, va!

Non, cela n'est pas admissible. Un règlement peut être sévère, draconien: on l'enfreint; il peut être plus ou moins concis et clair: nul n'est tenu de le comprendre, hormis ses auteurs et, à la rigueur, les personnes chargées de son application; il peut être curieux, indiscret — ils le sont souvent, plus que de raison, les règlements — mais, il ne doit point manquer à la galanterie.

A la galanterie, chacun est obligé, même les règlements. D'ailleurs, il ne faut point oublier que ceux-ci sont faits surtout pour les hommes; qu'en ce monde, les dames sont toujours un peu au bénéfice de l'exception. Elles n'aiment pas la manière forte, dont les autorités abusent quelquefois. En voulant trop molester les dames, on s'expose tôt ou tard à une protestation énergique des maris, car ce sont eux, en fin de compte, qui pâtissent. Qui va en section de police? Le mari. Qui paie l'amende? Le mari.

Si nous avions quelque conseil à donner à nos édiles, nous leur dirions:

« Pour votre tranquillité personnelle, pour celle des ménages de vos administrés, rétablissez bien vite, dans l'horaire de courses des tombereaux de balayures, l'heure lausannoise, la bonne heure lausannoise qui n'a jamais tant aimé à voir lever l'aurore et qui n'en est pas, pour cela, moins vertueuse ».

Rencontre.

— Un crêpe? Ah! pauvre ami, excusez-moi, je n'en savais rien! Et depuis quand êtes-vous veuf?

L'ami, très grave:

— Depuis la mort de ma femme.

LE MOIS DU MARTYR

Davel.

Poème de Frédéric Monneron.

III

LE BANQUET

Aux jours de sa jeunesse on le vit maintes fois
Ranimer les banquets aux accents de sa voix;
Mais, moins jeune, à la table il rêvait en silence,
A moins qu'il n'eût au cœur une ferme espérance.
Et Davel espérait. — « Oh! le temps est venu,
» Disait-il à son hôte, où l'ours sera vaincu:
» Nous rognons sa griffe, et, la tête enchaînée,
» Nous le ferons rôtir à notre cheminée.

— « Bien parlé, disait-on, riant avec malice.
» Buvez, major Davel; nous briserons nos fers,
» Et nous nous vengerons de ces baillis si fiers.
» Dès que l'aube aura lui, Davel, je vous répète,
» Vous verrez près de vous plus d'une baïonnette.
» Notre puissant conseil secondera vos vœux;
» On parlera de vous chez nos derniers neveux.
— Mais Davel soupirant: « Pourquoi parler de gloire?
» Dit-il. Je ne demande à Dieu que la victoire.
» Et si, du bon combat, le prix est remporté,
» Que nos derniers neveux goûtent la liberté!
» Mais, qu'on m'oublie! » Alors, rompant ce ton

[sévère,

De son hôte sans cœur Davel choqua le verre;
Mais le cristal heurté ne put pas résonner,
Et Davel un instant se sentit frissonner.
La lumière tombait, vacillant et moins vive.
— « Au revoir, à demain, disait chaque convive:
» Demain, c'est un grand jour! »

IV

L'ARMÉE A LAUSANNE

La scène a donc changé; du banquet à la chaîne,
Du plaisir à la mort, ainsi tout nous ramène.
« Allons, se disaient-ils, fêtons son beau réveil,
« Et, pour le prévenir, surprenons son sommeil. »

Mais Davel cependant sur sa couche sommeille,
Rêvant à son pays, aux amis de la veille.
Il croit voir ses soldats, découverts, à genoux,
Prier pour la patrie, et ce rêve était doux.
Mais, prends garde, Davel, que ton cœur ne s'y fie;
Ah! qu'il faut retrancher aux rêves de la vie!

Pour fêter son retour, il voyait au village
Ses nièces préparer son pain et son laitage.
Seulement, à l'écart (il ne savait pourquoi),
Tandis qu'il conversait sans trouble et sans effroi,
Isaline et Marie essuyaient quelques larmes,
Et ce songe indiscret avait pour lui des charmes.
Mais au bruit de leurs pas le guerrier s'éveilla.

Les sylphes souriants qui sous ses yeux passaient
Dans un rayon du jour doucement s'effaçaient.
Ainsi le ver luisant qui resplendit dans l'ombre,
Aux lueurs des flambeaux se ternit, pâle et sombre.
Ainsi les doux secrets qui descendent du ciel
Sur les ailes des nuits, pour l'âme du mortel,
Se perdent au grand jour.

Mais Davel de son cœur bannit ces rêves d'or;
C'est la liberté qu'il veut songer encor.
Ses hôtes cependant environnaient sa couche,
Epiant son réveil, le sourire à la bouche.
« Voyez, lui disaient-ils, voyez quel beau soleil
« De notre indépendance éclaire le réveil!
« A cheval! à cheval! » Davel, la tête nue,
Faisait signe aux soldats qui marchaient dans la rue,
Et lui-même déjà, le pied dans l'étrier,
Caressait de la main les flancs de son coursier.

Sourde au commandement, la troupe est immobile,
Et son coursier lui-même, à sa voix indocile,
Se dresse en frémissant, car une forte main
Fait jaillir son écume en lui pressant le frein.
« Davel! » dit un soldat, d'une voix de tonnerre,
Et, relevant sa crosse, il en frappait la terre:
« Descends de ton cheval, et ne résiste pas,
« Car vois-tu ces drapeaux qu'on arbore là bas! »
Trahison!... murmura Davel mélancolique.
Sur les crins du coursier se penchant, sans réplique,
Pour y cacher les pleurs qui roulaient dans ses yeux,
Davel s'achemina, grave et silencieux,
Au château baillival. Les tourelles rougeâtres,
Aux toits pyramidaux flanquant les murs grisâtres;
Là, sous l'humide voûte, un silence éternel
Se roule dans la nuit. C'est là qu'allait Davel.
A l'instant où son pied se posa sur la dalle,
Davel se ressouvint du soir où, dans la salle,
Sous un masque trompeur, son hôte s'égayait:
Cet ami dédaigneux, Davel le revoyait:
« Eh bien! lui cria-t-il d'une voix presque amère,
« La mort a donc rempli ta coupe hospitalière!
« Mais, va, je te pardonne et je prirai pour toi;
« Adieu, dans tes festins ne songe plus à moi! »
On trahissait Davel. Un jour, ô ma patrie!
Nous te verrons rougir de cette félonie,
Lorsque la liberté, quittant l'habit de deuil,
Evoquera Davel de son triste cercueil.

(La fin au prochain numéro.)

Mauvaise heure. — Un vieux berger reçoit
de la Société protectrice des animaux une mé-
daille et un peu d'argent pour les bons soins
donnés à ses bêtes.

— Et maintenant, mon brave, lui dit le prési-
dent, en lui serrant la main, nous vous atten-
dons ce soir à sept heures, au banquet. Votre
place est réservée.

— Bien fâché, mossieu, mais c'est à c'te
heure-là qu'on donne à manger aux bêtes; vous
superez sans moi.

Un bon saint. — Une brave femme avait pour
mari un ivrogne à qui elle avait en vain fait la
leçon. Tous les jours, il rentrait ivre à la mai-
son et c'était une nouvelle scène.

Découragée, la femme s'en va à l'église et
s'agenouille devant la statue d'un saint en im-
plorant son intervention afin qu'il corrige son
homme.

Quelques jours après, le mari se met au lit et,
en vingt-quatre heures, il passe de vie à trépas.
— Eh! que ce saint est pourtant bon, fait la
bonne femme, y donne plus qu'on ne lui de-
mande.

Bavardage.

Il n'y en a point comme nous, c'est entendu!
Toutefois, notre conversation ordinaire n'a rien
de remarquable, au point de vue de la clarté de
la pensée et de la précision du langage. Pour
preuve, ces propos échangés entre deux dames
qui se rencontrent:

LA PREMIÈRE: Eh, bonjour! ma chère, com-
ment allez-vous?

LA SECONDE: Il y a si longtemps que je vous
ai vue...

LA PREMIÈRE: Merci, et vous-même, comment
cela va-t-il?

LA SECONDE: Eh bien, oui, n'est-ce pas...

Et le coq-à-l'âne se poursuivait, tandis que je
lançais une bouffée de la fumée de mon cigare,
en songeant à l'infutilité de tant de conversations
semblables qui se débitent tous les jours.

Le pantalon.

AUJOURD'HUI que la culotte revient plus ou
moins à la mode, grâce aux sports, il est
intéressant de savoir à quelle époque pré-
cise le pantalon a été porté en France et en Eu-
rope.

C'est dans les premiers jours de la Restaura-
tion que la mode du pantalon fut décidément
acceptée; mais elle ne triompha pas sans peine
de la culotte. Les muscadins aux formes peu
saillantes s'efforcèrent d'adopter le pantalon;
mais les Apollons du boulevard de Gand lut-
tèrent contre le nouveau vêtement et ne se déci-
dèrent qu'avec peine à se défaire de la culotte
courte qui laissait voir leurs beaux mollets.

Nous devons ajouter aussi que, déjà sous
l'empire, on avait tenté d'introduire l'usage du
pantalon; il avait même été adopté dans l'armée.
Mais la noblesse et les salons de la bourgeoisie
parvenue s'étaient montrés hostiles à ce chan-
gement de vêtement.

Le comte d'Artois, toujours frivole et préten-
tueux dans ses séductions malgré ses soixante
ans, n'eut garde d'endosser un vêtement qui
déroberait ses attraits au beau sexe.

Lorsque le frère de Louis XVIII monta sur le
trône en 1824, le pantalon avait à peu près con-
quis l'empire de la mode et, sauf de rares excep-
tions, était porté en Europe comme en France.

Mais le monarque s'était efforcé de le mainte-
nir banni de son entourage. Le vieux Céladon,
chasseur intrépide, avait encore la prétention de
montrer ses atours en costume collant de
chasse et revêtait avec gloriole la culotte de
peau chamois qui dessinait le contour de ses
jambes.

A la révolution de juillet, la culotte disparut
complètement. Le monarque se montra aux glo-
rieuses journées, à l'Hôtel-de-Ville, aux Tuil-
leries, puis au Palais-Bourbon et dans la rue avec
un pantalon blanc ou noir et avec un chapeau
de général ou en feutre gris selon les circons-
tances. La mode du pantalon se généralisa dès
lors dans toute l'Europe.

Corruption électorale.

Un candidat, fort riche, accoste tous les élec-
teurs qu'il rencontre:

— Je vous paie cinq francs que je ne serai
pas nommé.

L'électeur, naturellement, accepte le pari.

Avril.

Se tonnè ao mai d'avri
Petits z'è grands dussont sè redzoi!
Quand il tonne en avril,
Prépare tels barils.
Bourgeon qui pousse en avril
Met peu de vin au baril.
Avril froid, pain et vin donne.
Avril et mai, de l'année
Font tout seuls la destinée.
Avril pleut aux hommes,
Mai pleut aux bêtes.

Ce qui signifie que la pluie d'avril est favorable
aux graines et celle de mai aux fourrages.

Aô mai d'avri,
Faut sè vaire quevri.
Pour connaître combien vaudra
La quarre (quarteron) de bled, il faudra
Tirer un grain germé de terre
Et puis compter sans plus tarder
Combien de racines il aura,
Car autant de fois il vaudra.

Avril doux,
Quand il s'y met, c'est le pire de tous!
Avril pluvieux et mai venteux
Font l'an fertile et plantureux.

En avril, nuée;
En mai, rosée,

Quand on perd son avril, en octobre on s'en plaint.
L'agriculteur qui ne travaille pas en avril n'a pas
de récolte en automne.

En avril s'il tonne
C'est nouvelle bonne.

Compliments.

En soirée d'amateurs. On vient de baisser le
rideau. Un invité se précipite derrière le décor
pour féliciter les artistes-amateurs.

— Madame, vous avez été exquise. Ce rôle
vous va comme un gant.

— Toujours flatteur, monsieur Armand. Je
sais trop bien, hélas! qu'il fallait à ce rôle une
interprète jeune et jolie...

M. Armand, avec un sourire idéal:

— Vous avez prouvé le contraire, madame.

Incroyable.

Une cuisinière se présente.

— Où avez-vous servi en dernier lieu? de-
mande la dame.

— Chez un aveugle.

— Pourquoi l'avez-vous quitté?

— Parce qu'il était trop regardant.

L'Opéra.

Jeudi, s'est ouverte la saison d'opéra, par la repré-
sentation de *La vie de Bohème*, de Puccini. Nous
avons eu déjà, il y a deux ou trois ans, la partition
de Leoncavallo. Qui des deux l'emporte? Il serait
difficile de le dire; les avis sont très partagés. Mais,
où les avis sont unanimes, c'est sur la valeur de
nos artistes lyriques. Tout téméraire que puisse
être un jugement basé sur une seule audition, il ne
semble pas que l'on doive revenir de la très bonne
impression de cette représentation de débuts, au
contraire. M. Darcourt a fait un excellent choix et,
d'avance, on lui peut prédire une belle saison.

Une seconde représentation de *La Vie de Bohème*
aura lieu mardi.

Variétés.

Le Kursaal a pris maintenant coutume d'insérer
à son programme un peu de comédie, et cette inno-
vation paraît être fort goûtée de ses habitués. Il est
vrai que M. Tapie s'est assuré le concours de quel-
ques artistes dont on ne peut dire que du bien. De
temps en temps, une opérette aussi figure au pro-
gramme; puis, à côté de cela, se rangent naturelle-
ment toutes les attractions habituelles des scènes
de « Variétés », et dans le choix desquelles la direc-
tion a presque toujours la main heureuse.

Pour cette semaine, par exemple, le spectacle est
des plus attrayants (Voir aux annonces).

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilleud-Howard.
AMI FATIO, successeur.